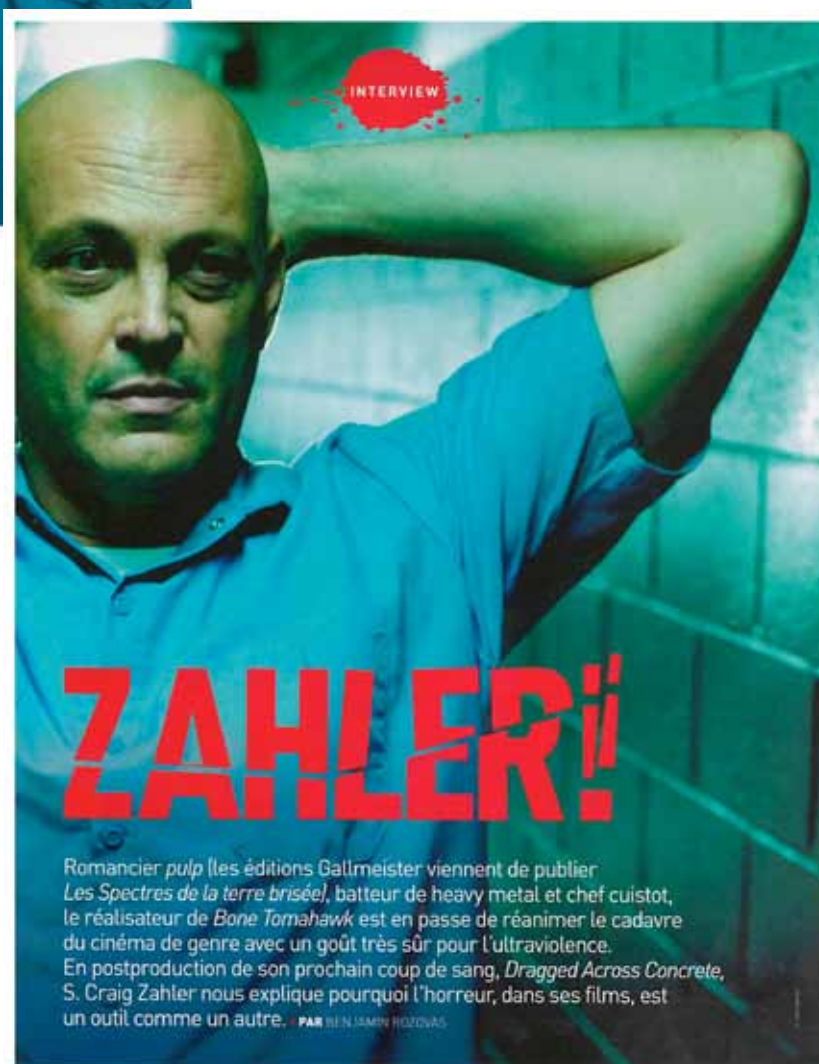




PREMIERE

octobre 2018



Kurt Russell
dans *Bone Tomahawk*

En 2015, *Bone Tomahawk* a métastasé comme il le fallait dans l'estomac des fans de genre. Charnu, copieux (2h12), le film savait ce qu'il voulait être (un western marchant inexorablement vers l'horreur) et donnait à digérer le nombre exact de calories indiquées sur la boîte. En termes de production, malgré un budget chagrin et une patine un poil numérique, il était d'une taille qui lui convient (la sienne). Il débute sur le kidnapping d'une femme par une race oubliée de troglodytes cannibales, et sur la constitution d'un groupe d'hommes chargés de chevaucher pour la récupérer. Et son réalisateur S. Craig Zahler s'appliquait tout du long à tenir cette promesse. Personnages en sursis, atmosphère d'effroi, éruptions gore nauséuses... Quelque part, le cinéma de genre est voisin de la comédie. Si ça fonctionne (si c'est drôle/prenant/effrayant), alors ça fonctionne. Une simple

mission d'efficacité (la base!) que la plupart des films de genre actuels ne semble plus devoir assumer... Et le titre y allait fort! *Bone Tomahawk*! Un tomahawk fabriqué à partir d'ossements humains. De quoi conjurer dans l'esprit du spectateur une certaine idée du charnier à venir. Mais là encore, le film surpassait notre imaginaire. Les haches y étaient levées et les crânes graphiquement broyés dans un bruit de coquille d'œuf qui est un peu devenu la marque de fabrique du réalisateur. S. Craig Zahler est un champion des titres *bad ass*. Son film suivant, *Section 99* [*Brawl in Cell Block 99* en VO, 2017], entraînait Vince Vaughn dans une spirale de violence carcérale qui culminait par des arrachages de têtes à coups de pied. À 45 ans, avec ses T-shirts heavy metal et ses cheveux tirés en arrière, Zahler a l'allure d'un post-ado. Comme pas mal d'artistes aux univers *hardcore*, il est timide, posé, doux comme un agneau. Mais dans son envie de ne pas décevoir et son absence de prétention, il ressemble beaucoup à ses films.



S. Craig Zahler

Il se définit comme un geek indémodable, un fan. La consommation et la production d'art « alternatif » occupent la majeure partie de son temps. Il dit acheter plus de 200 disques de metal par an, binge actuellement une pile de 500 comics d'horreur des années 50 et utilise l'argent que lui rapporte la vente de ses scénarios pour s'offrir des éditions originales de romans d'Edgar Rice Burroughs et Jules Verne. S. Craig Zahler est aujourd'hui un acteur pivot de l'industrie, aussi bien sur le versant ciné que télé. Tous ses romans sont en cours d'adaptation



SES 5
WESTERNS
PRÉFÉRÉS

La Horde sauvage
SAM PECKINPAH (1969)

Il était une fois dans l'Ouest
SERGIO LEONE (1968)

Le Dernier des géants
DON SIEGEL (1976)

L'homme de la plaine
ANTHONY MANN (1955)

La Rivière rouge
HOWARD HAWKS (1948)

(Ridley Scott est censé filmer *Les Spectres de la terre brisée*, sur un scénario de Drew Goddard), et la fine fleur des acteurs *A-list* frappe à sa porte. Malgré un emploi du temps chargé, il a accepté que *Première* le dérange chez lui, à New York, alors qu'il s'apprête à vérifier l'étalonnage de son dernier film, *Dragged Across Concrete*.

PREMIÈRE : La postproduction du dernier film, c'est votre occupation du moment ? Vous n'écrivez pas le prochain ? Pas de roman, de série ou d'album-concept en cours ?

S. CRAIG ZAHLER : Oh si, toujours. (*Rires.*) Je mets la dernière touche à mon roman *The Slanted Gutter*, une saga criminelle saupoudrée d'horreur qui m'a rendu très nerveux à l'écriture. Je rentre en session d'enregistrement avec ma nouvelle formation Binary Reptile : on fait de la synthé-pop, entre les Goblins et Brian Eno. Et sinon j'essaye quotidiennement de développer des choses en télé. Des acteurs sont en train de lire l'adaptation en série de mon roman *Executions à Victory* [*Mean Business on North Ganson Street* en VO]...

Comment dois-je vous appeler : S. ? Craig ? Mr. Zahler ?

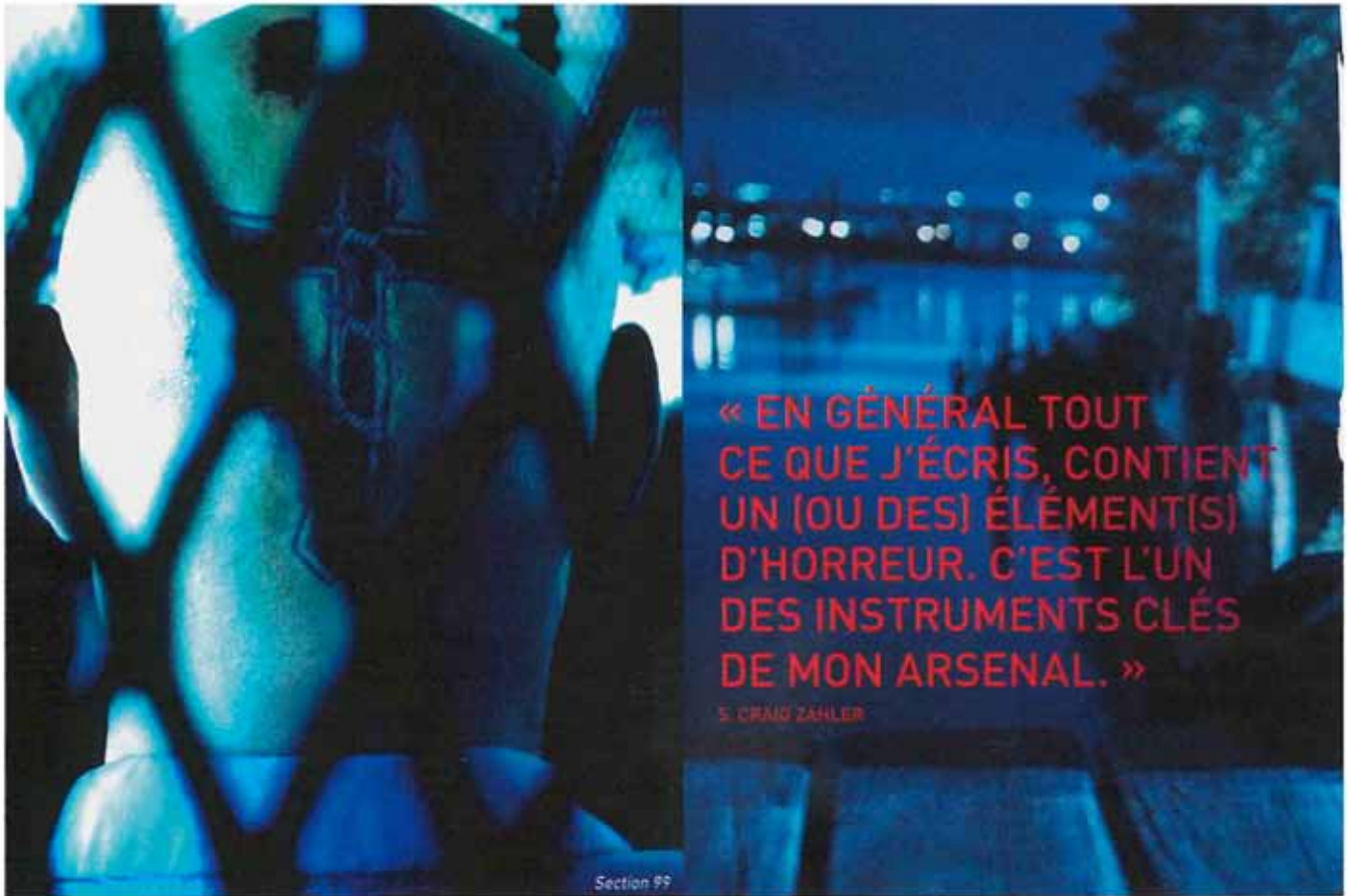
La plupart de mes amis et des gens qui ne sont pas de ma famille m'appellent Zahler. C'est OK, vous pouvez m'appeler Craig.

Craig, votre background ressemble au bric-à-brac de ma chambre d'enfant : des films d'horreur, du hard-rock, des romans *pulp*, des westerns, du cinéma bis... Comment développe-t-on un goût aussi sûr en grandissant à Miami ?

(*Rires.*) D'abord, merci pour le compliment. J'ai grandi sous le soleil de Miami, oui, mais si vous me cherchiez, j'étais plutôt à l'ombre. À 9 ans, je lisais H. P. Lovecraft et Robert E. Howard. J'étais abonné à *Fangoria*, je regardais des films d'horreur. Au secondaire, j'avais une statue de Humphrey Bogart dans ma chambre, j'étais déjà transi d'amour pour le glamour du vieil Hollywood. Culturellement, j'ai toujours eu plusieurs maîtresses. Et dès que je m'intéresse à quelque chose, il faut que j'assouvisse cette démangeaison en passant moi-même à l'acte. Pas le choix, mon cerveau fonctionne ainsi... Petit, j'ai étudié et pratiqué le dessin pendant des années. Je suis devenu un lecteur sérieux à l'âge de 12 ans et, dès lors, tout au long de ma vie, j'ai su répondre à la question :

INTERVIEW

Bone Tomahawk



« EN GÉNÉRAL TOUT CE QUE J'ÉCRIS, CONTIENT UN (OU DES) ÉLÉMENT(S) D'HORREUR. C'EST L'UN DES INSTRUMENTS CLÉS DE MON ARSENAL. »

S. CRAIG ZAHLER

Section 99

« Qu'est-ce que tu lis en ce moment ? » Peu importe si j'aime ou non, je finis toujours un livre commencé. Le raisonnement étant – outre perdre son temps avec des trucs merdiques – que j'emmagasine de l'information pour me forger une esthétique propre, définie par mes préférences et mes détestations. Avant d'écrire mon premier western, j'ai vu dix-sept films de cow-boys dans un festival à New York pour établir une sorte de bilan de mon rapport au genre, de mes « pour » et de mes « contre ». Et c'est un peu la même démarche pour tout ce que j'entreprends. Je n'ai pas de background musical ; j'ai appris à écrire de la musique en signant des articles dans des magazines de heavy metal. Mes projets de death et de black metal ont été nourris de cette écoute critique. Avant même de commencer, je savais plusieurs choses : 1/ Je ne veux pas que les paroles atterrissent sur chaque beat, 2/ Elles ne suivent pas les riffs de guitare, elles doivent avoir une identité propre, etc. Voilà. Je devore beaucoup de films, de musique, de livres et d'art underground, mais j'ai un goût très sélectif.

Votre approche du travail est donc celle d'un fan ?

Complètement. Je ne comprends pas ceux qui prétendent faire du cinéma ou de la

musique autrement. Hier soir, j'ai fini le script de 317 pages de la minisérie western que j'essaye de monter [une adaptation de son roman *Une assemblée de chacals*], et je me suis immédiatement posé devant des épisodes de *Have Gun – Will Travel* [série western des années 50 sur un gentleman de la gâchette], simplement parce que j'avais tellement réfléchi au genre et que je trempais encore dans cette ambiance feutrée de « gunfighter à louer »... Je n'accepte pas les standards officiels, et je pense que c'est l'une des raisons qui différencie mon travail de celui des autres. Je refuse de reconnaître *Shining* ou *L'Homme des vallées perdues*, que je n'aime pas, comme des classiques intemporels. Mais j'ai de bonnes raisons, je crois, de ne pas les aimer.

Vous mentionnez le magazine *Fangoria*, qui fait la part belle aux effets spéciaux de films d'horreur.

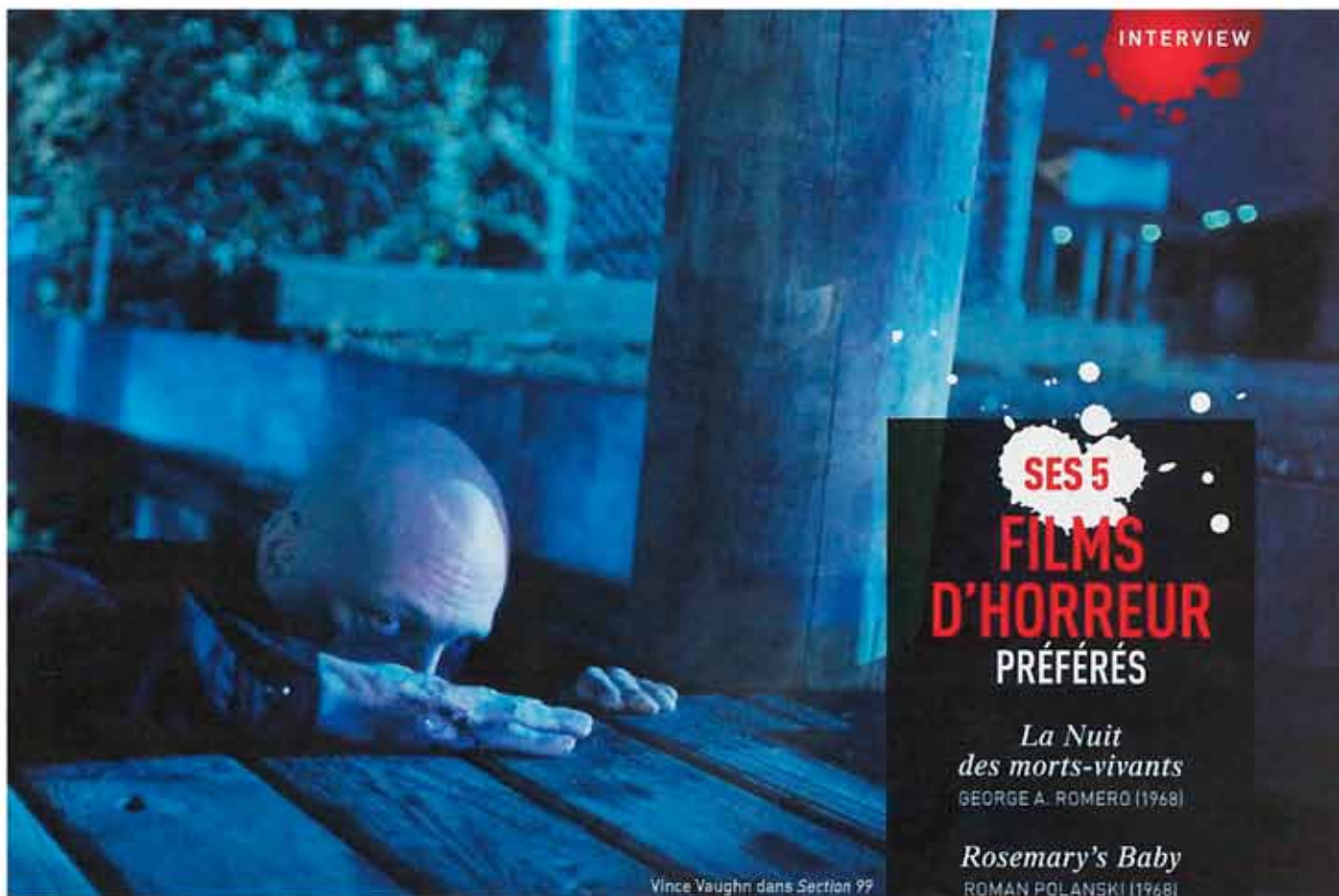
Votre amour du genre commence-t-il avec les effets de maquillage ?

Oui. J'ai 13 ans et je suis encore un peu effrayé par les films d'horreur quand je découvre la version intégrale de *Re-Animator* de Stuart Gordon. Jusque-là, mon horizon gore se limitait à *Gremlins* et *Indiana Jones et le temple maudit*, mais le choc graphique de *Re-Animator* me retourne le cerveau.

Les éviscérations, les scies à os plantées dans les torsos, les cerveaux excisés, etc. C'est l'âge où je passe de gentil fan d'épouvante à « goreux » de première. *Fangoria*, que je lisais distraitement pour me faire peur, devient ma bible. *Flash-forward*, de nos jours : Je signe parfois des articles pour la nouvelle formule du magazine, que vient d'acquérir mon producteur Dallas Stonier. J'y parle de films gore à petit budget... Mais oui, en général, tout ce que j'écris, qu'il s'agisse de westerns, de récits criminels ou de science-fiction, contient un (ou des) élément(s) d'horreur. C'est l'un des instruments clés de mon arsenal.

Vous ne rangez pas *Bone Tomahawk* dans le genre horreur ?

J'y ai pensé originellement comme un hybride horreur-western, mais à l'arrivée, c'est un western au sens classique du terme. Une aventure dans l'Ouest sauvage où la frontière est un creuset physique et moral pour les protagonistes. Quand l'horreur surgit, elle est si extrême pour certains spectateurs qu'elle s'impose au détriment du reste. Mais vous avez, quoi ? Vingt-cinq minutes d'horreur sur 2h15 de film ? Proportionnellement, ce n'est pas lourd. Ça ne suffit pas à mes yeux pour le qualifier. Je ne sais pas... *Irréversible* de Gaspar Noé est-il considéré



Vince Vaughn dans Section 99

comme un film d'horreur ? C'est une expérience extrême, très graphique, incontestablement choquante. Mais je ne crois pas que ce soit de l'horreur.

Le cinéma de genre s'est industrialisé au point de devenir très « safe », aimable. Dans ce contexte, vos films n'ont aucun mal à se faire remarquer...

Bien que le genre soit partout aujourd'hui, il a toujours une odeur de merde fumante accrochée aux semelles. Les films d'horreur ou de SF restent des choses inférieures, moins sérieuses ou méritantes que des croûtes académiques qui traitent de grands sujets de société comme *Spotlight* ou *12 Years a Slave*. Ces films ne m'intéressent pas. Où est la personnalité ? Je dresse toujours un parallèle avec Roger Waters et Pink Floyd. À un moment, Pink Floyd est le plus grand groupe du monde. Succession d'albums mirifiques, progression constante, jusqu'à *Animals*, mon préféré, qui digère l'Angleterre de Thatcher en sommet de rock progressif planant. *The Wall*, l'album suivant, commence à appuyer la métaphore politique au marteau, et *The Final Cut*, lui, prétend carrément s'adresser à la nation. Après ça, la carrière solo de Waters n'est plus que prêche anti-guerre et messages de tolérance simplistes... Quand le consensus se parle à lui-même, je décroche.

Vous pourriez me donner un million de dollars que je n'irai pas voir *Moonlight* ou *The Big Short*. Si j'ai besoin d'une leçon d'économie, j'irai la lire sur internet. La politique au cinéma m'emmerde. Et dans ma tête, le cinéma de genre est TOUT ce qui n'est pas ça : la violence des émotions, un environnement dangereux et non fléché, des personnages conflictuels plongés dans des situations dramatiques...

L'ultraviolence de vos films, qui appliquent tous le même cycle de barbarie, de souffrance et de rétribution, leur donne quand même une certaine couleur, non ?

Mon but est de divertir. Je suis un juif athée qui se positionne plutôt au centre, politiquement parlant. J'aime confronter différents points de vue dans mon travail, raison pour laquelle je préfère les récits à personnages multiples, mais typiquement, parce que je ne suis pas politisé, mes films suscitent des réactions extrêmement contrastées. Certains papiers sur *Puppet Master : The Littlest Reich* publiés sur le web prétendent y voir une critique véhémement de l'Alt-right [la droite alternative américaine, courant réactionnaire du Parti républicain auquel est souvent associé Donald Trump], ce qui n'a jamais été mon intention. Pour moi, ce film

INTERVIEW

**SES 5
FILMS
D'HORREUR
PRÉFÉRÉS**

*La Nuit
des morts-vivants*

GEORGE A. ROMERO (1968)

Rosemary's Baby

ROMAN POLANSKI (1968)

*Freaks,
la monstrueuse parade*

TOD BROWNING (1932)

*Massacre
à la tronçonneuse*

TOBE HOOPER (1974)

Lost Highway

DAVID LYNCH (1997)

est l'Alt-right. Mais tant mieux : je n'ai pas spécialement de message à faire passer, je m'en fous, toutes les interprétations sont bonnes, pensez ce que vous voulez de moi ou de mes films. Si des gens trouvent du sens et de la profondeur dans une histoire de poupées nazies, c'est super. Ça signifie juste que le monde est multiple et merveilleux.

Pourquoi écrire *Puppet Master : The Littlest Reich* ? Vous aviez un attachement à la franchise [série de films Z de Charles Band, sur des marionnettes tueuses] ?

Je l'ai écrit pendant la postproduction de *Bone Tomahawk*, aux environs de 2012.

« UN FILM DOIT SE FABRIQUER LE PLUS POSSIBLE DEVANT LA CAMÉRA, AU MOMENT DU TOURNAGE. »

S. CRAIG ZAHN/ON



The Incident

J'avais aimé les deux premiers *Puppet Master* et j'avais suffisamment de scripts en circulation à Hollywood pour savoir qu'un film se réclamant d'une marque connue a mathématiquement plus de chances de rentrer en production qu'un script original. J'avais vingt-cinq projets qui dormaient dans les coffres de différents studios dont six chez Warner, et c'est juste sympa de voir son boulot porté à l'écran de temps à autre. Disons... au moins une fois! (*Rires.*) Pour *Puppet Master : The Littlest Reich*, je ne me suis pas mis de pression. J'ai simplement écrit dans mon scénario tout ce que j'avais toujours rêvé de voir dans un film de la série.

Et alors, content du résultat ?

Argh ! Comment dire ? Mitigé. Je veux que le film ait une carrière et que le travail de l'équipe soit récompensé. Mais il y a une raison pour laquelle je suis le mieux placé pour filmer mes scénarios : j'en parle le langage, je connais la valeur de chaque petit moment. *The Littlest Reich* dure un peu moins de 90 minutes. Et mon script était aussi long que ceux de *Bone Tomahawk* et

13 minutes. Beaucoup de choses ont sauté. Ils en ont bavé au tournage... Question suivante? (*Rires.*)

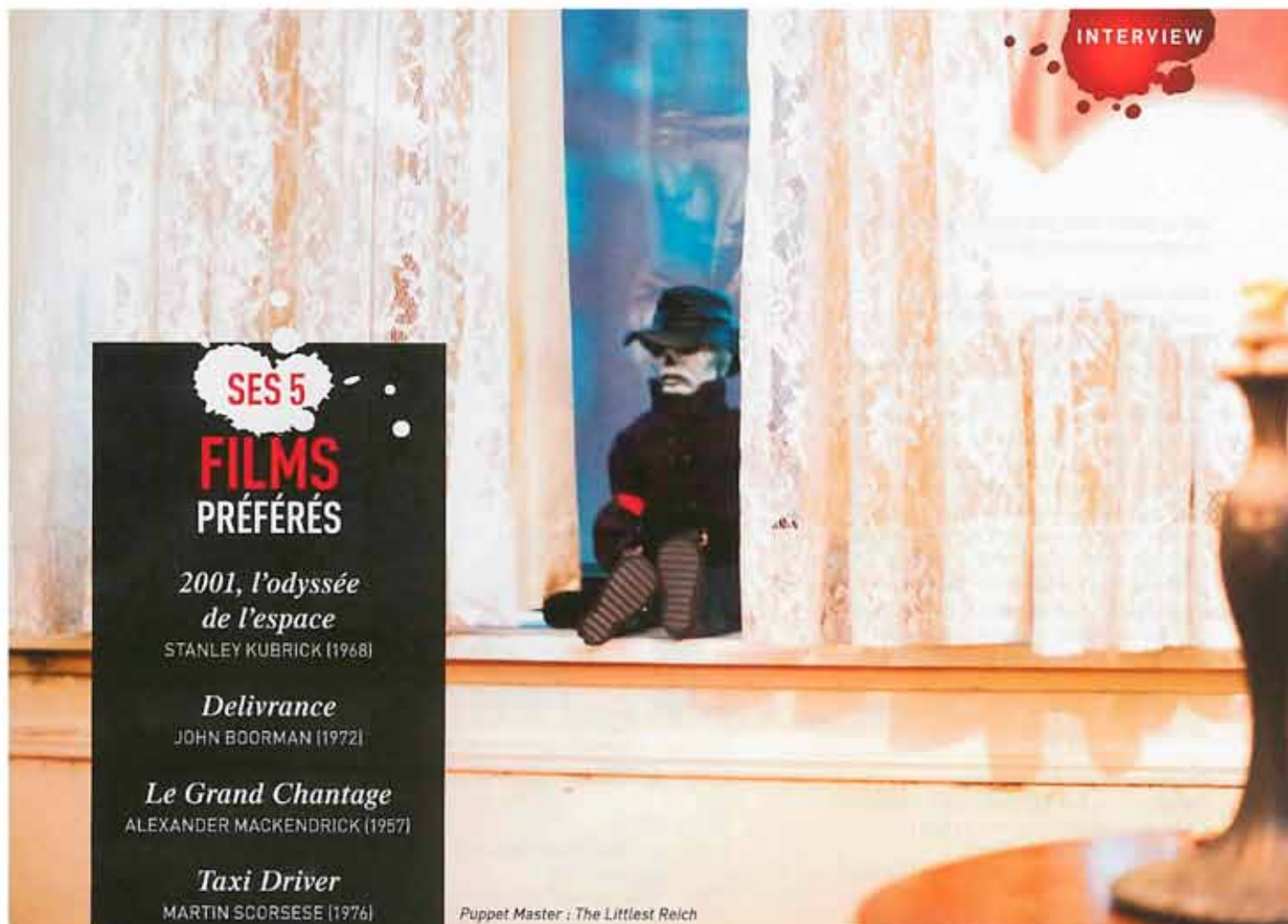
Revenons sur vos années de galère à Hollywood. Quand avez-vous commencé à faire circuler vos scripts ?

Je me suis établi comme scénariste en 2006 en décrochant un contrat de trois films avec la Warner sur la base d'un western que j'avais écrit, *The Brigands of Rattleborge*. Beaucoup de parties étaient intéressées (dont Tom Cruise, Leonardo DiCaprio et Brad Pitt, pour ne citer qu'eux), j'ai regardé pas mal de réalisateurs aller et venir... Et puis je suis devenu le type qu'on appelle pour écrire des westerns. Mais Hollywood a un drôle d'a priori sur le genre. Aux yeux des décideurs, c'est l'épouvantail qui ne rapporte pas d'argent. Du coup, les seuls westerns tolérés là-bas doivent avoir un gimmick ironique collé au train, ce qui est précisément ce que les amateurs du genre (le public visé) ne veulent pas voir. J'ai vendu plein de westerns à droite et à gauche, sans espoir de les voir aboutir. On m'appelait surtout pour des réécritures comme pour

Jack Bauer, *Covert Affairs* et *Smallville*. L'horreur ! J'avais même une série télé qui est passée de chez FX à Starz, et puis AMC... En parallèle, je bossais comme chef traiteur dans une cuisine et je faisais le chef op sur des films à 60 000 \$ tournés en Super 16. Avec tout ça, je gagnais suffisamment d'argent pour continuer à écrire mes romans dans mon coin.

Un seul de vos scripts est devenu un film : *The Incident* (un groupe de cuistots se retrouve enfermé dans un asile de fous pendant une nuit d'orage), réalisé par le Français Alexandre Courtès en 2011. Avec *Puppet Master*, ça fait au moins deux films d'horreur pur jus sur votre CV, qui en compte cinq. Vous êtes praticien, que vous le vouliez ou non...

(*Rires.*) Vous avez raison. À l'origine, c'était le troisième segment d'un film à sketches (tous situés dans des cuisines) que j'ai développé plus tard en long métrage sous le titre *Incident at Sans Asylum*. Une boîte française l'a achetée et ils ont fait le film en Belgique. Le twist final ne me ressemble pas, mais c'est décent. Sur les vingt-cinq



**SES 5
FILMS
PRÉFÉRÉS**

*2001, l'odyssée
de l'espace*
STANLEY KUBRICK (1968)

Delivrance
JOHN BOORMAN (1972)

Le Grand Chantage
ALEXANDER MACKENDRICK (1957)

Taxi Driver
MARTIN SCORSESE (1976)

*Un après-midi
de chien*
SIDNEY LUMET (1975)

Puppet Master : The Littlest Reich

celui que j'aurais choisi en premier pour me représenter, mais le film est correct.

Bone Tomahawk est donc né de toutes ces années de frustration ?

J'en avais marre d'attendre que quelque chose se passe. La nuit, je regardais des films d'horreur à microbudget : des trucs à 5 000 \$ fabriqués dans la cave de la mère de quelqu'un. En vidéo, crades, mal joués, mais singuliers, idiosyncrasiques, ambitieux. Et j'ai décidé que j'allais en faire un ! Je mettrais 50 000 \$ de ma poche dans un film d'horreur indé qui serait d'une violence hors du commun ! Parallèlement, mon agent et mon producteur m'ont demandé si je pouvais adapter mon roman *Les Spectres de la terre brisée* en film à petit budget, mais réduire plus de 90 000 mots au format d'un long métrage ne m'intéressait pas et je leur ai proposé à la place d'écrire une autre mission de sauvetage dans le vieil Ouest, ce

qui me permettrait notamment de créer ma propre tribu d'hommes sauvages. On basculerait ainsi au beau milieu d'un western dans une fiction de race perdue à la H. Rider Haggard [auteur des *Mines du roi Salomon*]. C'était l'idée. Quand on a réussi à intéresser des acteurs comme Richard Jenkins et Kurt Russell, le film a rapidement changé d'échelle, mais le budget restait ridiculement maigre en regard de ce qu'on essayait de faire.

Les éruptions de violence sont-elles méthodiquement écrites dans vos scripts ?

Oui, tous les moments de violence graphique que vous voyez dans *Bone Tomahawk* et *Section 99* sont imaginés tels quels sur le papier. Parfois, certaines de ces séquences me rendent inconfortable devant mon ordi. Je me demande si je ne vais pas trop loin. Quand pousser le bouchon, et où retenir les rennes ? L'équilibre est délicat. Vous pouvez avoir un gros bras sanguinaire qui décapite des mecs à la chaîne mais vous vous retrouvez alors avec un cas typique de rendement décroissant. Plus vous y allez dans la violence, moins le public y est sensible.

Du point de vue de la mise en scène, comment approchez-vous ces scènes-là ?

Qu'il s'agisse d'un type coupé en deux dans *Bone Tomahawk* ou d'une voiture qui explose sur un parking dans *Section 99*, je le réalise en direct sur le plateau. Je ne le bricole pas en salle de montage et je ne me dis pas au tournage qu'« on le corrigera en postprod ». Mon idée, c'est qu'un film doit se fabriquer le plus possible devant la caméra, au moment du tournage. Quand ils se font attaquer par des flèches dans *Bone Tomahawk*, je n'utilise pas d'effets numériques. Des types hors-champ lancent des flèches sur les acteurs en les faisant glisser le long de fils nylon invisibles. Quand je me prépare à filmer une scène de cassage de bras ou d'arrachage de membre, je sais déjà que je veux cadrer le visage de l'acteur en pleine souffrance, ce que la plupart des réalisateurs ne font pas. Je ne fais pas énormément de coupes et je n'utilise pas de musique ou d'habillage quelconque. Les gros plans, le montage et la musique rendent la scène plus cinématographique. En retirant tout ce nappage cinéma, la violence n'en est que plus réaliste. L'impact est décuplé parce

INTERVIEW

que le public n'est plus habitué à la recevoir de cette manière au cinéma.

Vous avez le sentiment de vous améliorer d'un film à l'autre ?

J'ai été chef op, je sais à quoi ressemble mon plan. Maintenant, je veux me concentrer sur les acteurs. C'est mon obsession première. Quand je filme, je ne reste jamais dans le village vidéo à regarder le moniteur. Je suis à droite de la caméra, je veux pouvoir observer l'action en grand et éventuellement parler aux acteurs entre les prises. Sur *Section 99*, je voyais que Don Johnson me regardait opérer du coin de l'œil et je lui ai demandé si c'était OK de faire ça, si je n'empiétais pas sur la scène. Il m'a répondu que Sidney Lumet se tenait précisément là sur le plateau, à droite de la caméra. Lumet étant l'un de mes cinéastes de chevet, ça m'a conforté dans l'idée que je ne faisais pas tout de travers.

On vous compare beaucoup à Tarantino, et pas uniquement à cause de la moustache western de Kurt Russell. Ça vous convient ?

Je suis fan de son travail, mais pas tant des *Huit Salopards*. Les performances sont trop théâtrales à mon goût, même si l'atmosphère et l'intrigue sont sympas. Je préfère nettement le travail que Kurt accomplit dans mon film à ce qu'il fait dans le Tarantino, mais j'ai tendance à favoriser les performances moins baroques et plus contenues. Pourtant, je l'adore dans *Boulevard de la mort*, où il en fait des tonnes ! Quentin est venu à l'avant-première américaine de *Bone Tomahawk*. Il s'est assis près de moi et a caqueté pendant tout le film.

***Dragged Across Concrete* (« trainé sur le bitume ») remplira-t-il la promesse de son titre ?**

C'est un polar furieux bourré de petites surprises, d'indices et de travail de détective. Le moins gore de mes films, paradoxalement. Moins d'excentricités dans la violence, et plus de focus sur l'intrigue. L'histoire de deux flics joués par Mel Gibson et Vince Vaughn qui se font suspendre après qu'une vidéo de leurs « exploits » fuite dans les médias. Furieux et endettés, ils partent réclamer justice dans les rangs du crime organisé... Je dois me montrer à la hauteur du titre, c'est toujours la mission. Et c'est généralement comme ça que je les choisis. Parce qu'ils conjurent une image forte et instantanée qui devient mon point de référence à l'écriture. ●



FILMS

2018
Dragged Across Concrete
(réalisateur)

Polar burné annonçant le retour du Mel Gibson *bad boy* des grands jours. L'une des attentes de l'année. « Pas de score, renseigne Craig, mais des tubes de soul et de jazz. Ça se prête mieux à des scènes de gens assis dans des voitures. »

Puppet Master : The Littlest Reich de Sonny Laguna & Tommy Wiklund (scénariste)
Des poupées diaboliques contrôlées par un sympathisant nazi assassinent des juifs et des homosexuels... Zahler détourne une franchise Z bon enfant en « video nasty » paroxystique et méchant.

2017
Section 99 [Brawl in Cell Block 99]
(réalisateur)
Un ex-boxeur retourne les entrailles du système pénitentiaire pour sauver sa fiancée kidnappée... Le film où Vince Vaughn détruit une voiture à mains nues (en vrai). Et arrache le visage d'un mec en l'écrasant sur le bitume (un effet spécial).

2015

Bone Tomahawk (réalisateur)
Dans l'Ouest mourant, Kurt Russell, Richard Jenkins et Patrick Wilson partent en mission suicide contre des troglodytes. Une virée au goût de cendres, un Budd Boetticher métaphysique aux confins de l'horreur et du gore. Une petite claque.

2011

The Incident [Asylum Blackout]
d'Alexandre Courtès (scénariste)
Un orage entraîne une coupure de courant dans un asile pour criminels dangereux. Les cellules sont ouvertes, les patients sont lâchés... Exercice de style « carpenterien » plutôt réussi, par le futur réalisateur des *Infidèles* avec Jean Dujardin.

LIVRES

2017

Hug Chickenpenny (Cinestate)
Une coming of age story horrifique, le portrait d'un enfant monstrueux dont l'innocence et la douceur vertueuse vont se crasher contre la méchanceté des hommes. Entre terreur gothique et christianisme cintré, Zahler marche sur les terres de Lynch et de Burton. Bof.

ZAHLER

Bienvenue dans le monde sale et dangereux de S. Craig Zahler. Par quelque bout qu'on le prenne, ça laisse des marques...

• PAR BENJAMIN ROZDYAS & GAËL GOLHEN

À Z DE A



2014

Exécutions à Victory

(Gallmeister)

Un flic noir est muté dans la petite ville de Victory et affronte une escouade de tueurs de flics. Cadavres de pigeons en décomposition, bains de sang à tous les coins de rue, labyrinthe d'immeubles dévastés... Un roman noir aux visions infernales plus proche de *New York 1997* que de Raymond Chandler : tordu et très impressionnant.

Corpus Chrome, Inc

(Raw Dog Screaming Press)
Une étrange entreprise vole les cerveaux d'hommes brillants qu'elle plante sur des humanoïdes. Leur but est terrifiant. Un passage par la SF « k. dickienne » où subsiste malgré tout son empreinte : les dialogues hilarants, les rebondissements *creepy* et une violence outrancière.

2013

Les Spectres de la terre Brisée

(Gallmeister)

Une famille de cow-boys embarque dans un voyage sans retour pour sauver leurs sœurs kidnappées, prostituées de force à la frontière mexicaine. La violence western redéfinie. Une chevauchée sèche et morbide, modèle avoué de *Bone Tomahawk*.

2010

Une assemblée de chacals

(Gallmeister)

Dans l'Ouest sauvage, au cours d'un mariage, l'affrontement entre deux gangs d'outlaws vire au carnage. Entre sadisme gore et déviances transgressives, Zahler s'impose dès le début comme le rejeton dégénéré du Cormac McCarthy de *Méridien de sang*.

DISQUES

BINARY REPTILES (JEFF HERRIOTT & S. CRAIG ZAHLER)

2017

Brawl in Cell Block 99

soundtrack (Lakeshore Records)

Zahler souligne la mélancolie de son personnage en trempant sa musique dans la

soul 70s. Il s'offre au passage des guests de luxe comme Butch Tavares ou The O'Jays.

Crawl into the Narrow Caves

(Lakeshore Records)

Zahler accompagne son thriller audio (raconté par les voix de Lili Simmons, Wyatt Russell et Vincent D'Onofrio) d'un score « carpenterien » en diable.

2015

Bone Tomahawk soundtrack

(Lakeshore Records)

Des thèmes très doux au violoncelle et des musiques d'ambiance planantes qui évoquent plus les compositions de Nick Cave et Warren Ellis que celles de Morricone.

REALMBUILDER (CZAR & JH HALBERD)

2013

Blue Flame Cavalry

(I HATE)

Un album qui pousse loin les obsessions mythologiques de Zahler entre les références western et la fantasy.

2011

Fortifications of the Pale

Architect (I HATE)

Un peu plus « sale » que *Blue*, mais toujours aussi épique dans les textes et vicieux dans ses attaques musicales.



S. Craig Zahler

2009

Summon the Stone Throwers

(I HATE)

Mieux produit que les albums de Charnel Valley, avec des arrangements plus sophistiqués, ce duo évoque le Judas Priest et le Black Sabbath des 70s mais trempé dans l'épic metal. Brutal et planant.

CHARNEL VALLEY (CZAR & WORM)

2007

The Igneous Race

(Paragon Records)

Carry their Body to the Horizon, *The Wretched Ones*, *Blackfist...* Sept titres toujours aussi *dark* et furieux.

2005

The Dark Archives

(Paragon Records)

Zahler (Czar) à la batterie, la guitare de Worm qui s'emballa. Une torgnole de black metal. *lo-fi*, bruyante, rudimentaire.